



FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS

50^e édition

DOSSIER DE PRESSE

MARCELO EVELIN
LATIFA LAÂBISSI

SERVICE DE PRESSE :

Rémi Fort - r.fort@festival-automne.com

Yoann Doto - y.doto@festival-automne.com

Assistés de Nicolas Lebrun

assistant.presse@festival-automne.com | 01 53 45 17 13

CND

Centre national de la danse

MARCELO EVELIN LATIFA LAÂBISSI

La Nuit tombe quand elle veut

Conception, **Latifa Laâbissi, Marcelo Evelin**
Avec **Latifa Laâbissi, Marcelo Evelin, Tomas Monteiro**
Composition musicale, **Tomas Monteiro**
« Espace-costume », **Nadia Lauro**
Figures, **Nadia Lauro, Latifa Laâbissi**
Lumières, **Chloé Bouju**
Regard extérieur, **Isabelle Launay**

Production Figure Project
Coproducteur Le Quartz – scène nationale de Brest ; ICI – Centre chorégraphique national Montpellier – Occitanie/Pyrénées Méditerranée ; Centre National de Danse Contemporaine – Angers – ACCN ; Théâtre National de Bretagne (Rennes) ; La Passerelle, scène nationale de Saint-Brieuc ; Le Festival de la Cité à Lausanne (Suisse) ; CND Centre national de la danse (Pantin) ; Festival d'Automne à Paris
Coralisation CND Centre national de la danse (Pantin) ; Festival d'Automne à Paris

Marcelo Evelin et Latifa Laâbissi proposent une collaboration en forme de traversée imaginaire et sonore : une veillée hallucinée en présence de trois créatures incandescentes, travaillant au corps les images, les voix et les états qui les traversent.

Traditionnellement, une veillée est un temps de rassemblement permettant de traverser le seuil symbolique qui unit le jour à la nuit. Pour cette collaboration de part et d'autre des cultures, la chorégraphe française Latifa Laâbissi et le chorégraphe brésilien Marcelo Evelin ont choisi de poser les conditions d'une veillée habitée : habitée par des voix, des chants, peuplée de présences flamboyantes et de fantômes lancinants. Avec *La Nuit tombe quand elle veut*, ils proposent aux spectateurs de les suivre dans une immersion perceptive ; la traversée d'une expérience intérieure en compagnie de trois figures aux aguets – moitié-vigies, moitié-pythies. Accompagnées du musicien Tomas Monteiro – dont le thérémine se fait l'amplificateur de leurs états imaginaires –, leurs présences mutent, devenant « des corps qui voient, encaissent, séduisent, cannibalisent, archivent, enfouissent ». Démultipliés par l'espace incandescent de Nadia Lauro, la lumière qu'ils font miroiter, les langues qu'ils émettent, ces corps saturés d'images se fondent en une matière tumultueuse et malléable, en constante métamorphose.

Carte blanche à Luyd Carvalho et Marllon Araújo

En première partie de soirée, dans le cadre du **Portrait consacré à Lia Rodrigues**, le Festival d'Automne s'associe au CND Centre national de la danse pour présenter deux soli et une pièce commune de Luyd Carvalho et Marllon Araújo, jeunes chorégraphes étudiants à P.A.R.T.S. (Bruxelles) et issus de l'École libre de Maré de Lia Rodrigues.

CND CENTRE NATIONAL DE LA DANSE

Jeu. 9 au sam. 11 décembre

Durée estimée : 1h30

CONTACTS PRESSE :

Festival d'Automne

Rémi Fort, Yoann Doto

01 53 45 17 13

CND

Myra : Yannick Dufour, Claudia Christodoulou

01 40 33 79 13 | myra@myra.fr

ENTRETIEN

Comment est née cette collaboration, et l'idée de créer - non un spectacle, mais plutôt un moment partagé : une veillée ?

Latifa Laâbissi : Je pense que Isabelle Launay m'avait déjà parlé du travail de Marcelo - en ayant l'intuition que nos esthétiques pourraient trouver à dialoguer. Cette idée a fait son chemin, et un jour j'ai sauté le pas, et je lui ai envoyé un mot. Marcelo a répondu assez vite. Il s'occupait à ce moment-là d'un projet d'invitation d'artistes, ce qui offrait un cadre à cette rencontre.

Marcelo Evelin : En effet, on ne se connaissait pas personnellement, mais j'avais déjà entendu parler de Latifa, et je pressentais une forme de proximité entre nos univers. Lorsqu'elle m'a envoyé cette proposition, j'ai tout de suite accepté. L'idée de se rencontrer, de parler, d'essayer d'imaginer ensemble ce que nous pourrions faire a donné une base à ce projet. Nous avons d'abord passé cinq jours à parler, à nous montrer des choses, à échanger des références. C'est là qu'est apparue l'idée d'une veillée. Nous ne savions pas à quoi elle pourrait ressembler, mais nous avons envie d'un temps partagé, dans une forme d'écoute vigilante. C'était quelques mois avant la pandémie ; du coup quand nous avons repris le travail, cette idée de veillée paraissait d'autant plus faire sens.

Latifa Laâbissi : C'était très agréable d'arriver sans idée préconçue, de commencer par une conversation sur où nous en sommes l'un et l'autre aujourd'hui. Par exemple, qu'est-ce que ça veut dire de mener un projet artistique aujourd'hui dans nos contextes respectifs, au sein de quels écosystèmes, selon quelles modalités sociales, politiques, esthétiques ? Cette idée de veillée a vraiment émergé comme une urgence : c'est ainsi qu'on a envie d'être ensemble, aujourd'hui, avec le public. Et comme le dit Marcelo, la pandémie a appuyé cette nécessité.

Est-ce que ces discussions ont été l'occasion pour vous d'échanger des matériaux qui ont participé de la construction de cette veillée ?

Latifa Laâbissi : Nous avons échangé beaucoup de textes, des films. Ces matériaux ont servi à nous déterritorialiser en un sens ; c'est ce qui nous a permis l'un et l'autre de nous déplacer de nos zones de savoir. Et puis il y a eu des carrefours, des éléments importants pour moi comme pour Marcelo - c'est le cas par exemple de Pasolini. Dans ce qui a circulé entre nous, il y a aussi des mots communs, qui ont pris consistance dans nos imaginaires - comme le mot veillée.

Marcelo Evelin : Notre envie commune était de ne pas faire un spectacle de danse, mais plutôt de proposer la traversée d'une expérience. Parmi les mots qu'évoque Latifa, nous avons beaucoup parlé de rite, de rituel ; bien sûr il ne s'agit pas d'un rituel religieux, mais d'un rituel performatif, qui invente ses propres règles. Nous avons également beaucoup parlé de la place du public : comment inviter les gens à venir, quelle place leur donner au sein de cette veillée ? Le mode traditionnel du spectacle et son rapport frontal au public est de plus en plus remis en question. La seule chose qui reste inconditionnelle, c'est la présence des corps - d'autant plus après cette longue période de « distanciel » et d'usage du numérique.

Une idée importante dans cette idée de veillée est celle de la durée - de prendre le temps. Comment avez-vous abordé cette notion ?

Marcelo Evelin : De la même manière que nous n'avions pas envie de faire un « spectacle », nous ne voulions pas faire un projet standard de 50 minutes. Nous avons parlé d'une durée

de 6 heures, mais nous nous sommes rendus compte que c'était un peu forcé. Récemment, je suis tombé sur un passage de André Lepecki, parlant des « durational performances », des performances qui travaillent avec la durée. Pour lui, l'expérience de la durée n'a rien à voir avec le temps, c'est à dire avec le nombre de minutes ou d'heures que dure la performance. Une *durational performance* suspend le concept de temps, lui donne une dimension qui n'est plus celle du temps mécanique de l'horloge. J'ai l'impression qu'avec cette veillée, nous touchons ce type de rapport à la durée. Lorsque nous avons testé ce projet avec quelques spectateurs, ils nous ont dit qu'ils avaient perdu la notion du temps - qu'ils ne savaient pas si ça avait duré 20 minutes ou 2h.

De quelle manière les différentes couches - imaginaire, discursive, fictionnelle - circulent-elles entre vous pendant la performance ?

Latifa Laâbissi : En terme de circulation, une autre notion importante pour nous est celle de voix : on se laisse traverser par des voix, on restitue des voix. Nos corps sont des sortes de peuplements sauvages, chargés par des voix. Marcelo a dit à plusieurs reprises que cette veillée était une manière de faire apparaître les invisibles. Cette traversée de voix multiples fait de nous des corps augmentés : nous sommes trois sur le plateau - Marcelo, Tomas Monteiro le musicien et moi - mais en réalité nous sommes beaucoup plus que trois.

Marcelo Evelin : Au niveau du dispositif, nous avons pensé quelque chose de circulaire : le public est avec nous et autour de nous. Et il y a un centre : il s'agit d'un centre énergétique, un lieu où nous nous chargeons tous les trois. Cette idée d'être traversés est très présente. D'une certaine manière, nous appelons, nous invoquons ces « invisibles », pour devenir la caisse de résonance de présences multiples. Pour moi il ne s'agit pas uniquement d'une veillée « sonore », tout ce processus est très physique. Le son et la musique de Tomas jouent un rôle très important, c'est le liant de cette performance, mais pour autant, ça reste très charnel ; ce sont des corps qui incarnent et qui laissent résonner, qui convoquent et vibrent ensemble ; en ce sens, il s'agit d'une danse, d'une transformation d'énergie. Nos corps changent, se chargent, mutent.

Il s'agit en quelque sorte de faire entrer les spectateurs en vibration ?

Marcelo Evelin : j'aime beaucoup le mot « vibrer »...

Latifa Laâbissi : Oui, c'est un mot qui nous a beaucoup accompagnés. Les choses se transmettent de corps à corps, d'imaginaire à imaginaire. Cette question s'est redéployée au niveau du dispositif : comment faire pour que ces corps soient là avec nous, sans être assignés à une place ? Comment faire pour qu'ils puissent bouger, être dans un espace de réception qui se reconfigure ? Le travail de Nadia Lauro pour la scénographie et la lumière a permis de clarifier les contours de cet espace et les manières de relier les présences. Dans cet espace, nous sommes trois figures, mais Nadia a travaillé sur une forme de mise en visibilité qui les expose autrement, qui tisse leurs relations par la lumière. Un mot important, entre nous, avec Nadia aussi, c'est celui de flamboyance : une luminosité qui fait perdre leurs contours à ces figures, créant un espace vibratoire de contamination

Nadia Lauro : Pour moi il était important que les spectateurs soient intégrés au dispositif comme participants, comme veil-

leurs, et comme chœur. Public et performeurs partagent le même paysage et plus que cela, construisent un paysage qui respire. J'ai pensé que l'espace devait être un costume et que les costumes devaient constituer l'espace. Recouvrant le trio central et se répandant jusqu'au public, des tas de feuilles incandescentes, constitués d'éléments réflecteurs intensifient les jeux de lumière générés par les mouvements des trois figures centrales et ceux des membres de la veillée. Le public, les veilleurs sont invités, s'ils le désirent, à se revêtir, de ces éléments, c'est une architecture incandescente de partage.

Marcelo Evelin : J'ai l'impression que quand on est vraiment occupés à faire quelque chose de manière très concentrée, ça se diffuse, ça ouvre un espace de contemplation. Les gens sont libres de s'endormir, rêver, rire, pleurer... Je ne crois plus à un théâtre qui dirait aux spectateurs quoi penser, comment rêver. Pour moi, faire de l'art, c'est inviter des gens à partager un temps dont on ne sait pas exactement à quoi il ressemble ; qui n'est pas cadré par un programme, une logique, une signification prédéfinie.

La question de la « figure » est très importante dans le travail de Latifa Laâbissi. Est-ce que cette veillée donne lieu à un développement de figures ?

Latifa Laâbissi : Comme Marcelo le disait tout à l'heure, cette traversée est très physique, mais c'est une physicalité concentrée, qui ne se déploie pas dans l'espace. De la même manière, il n'y a pas une prolifération de figures : il y a une figure de départ qui sert de surface de projection, qui se transforme, mais sans modifications de costumes ou d'accessoires. Cette surface est investie, chargée d'états de corps et de conscience hétérogènes. Formellement et physiquement, dans la partition de Marcelo, il peut être un animal, un caillou, un vieil homme, une femme... Ça circule sans arrêt.

Marcelo Evelin : Cette notion de surface de projection est très juste. Pour moi, c'est comme si les différentes images apparaissant sur cette surface se collaient les unes sur les autres : nos corps sont littéralement saturés par des images superposées ; figures lumineuses, éclatantes qui reflètent la lumière, la vibration de l'espace. La notion de « figure » que Latifa a apportée avec elle a été très inspirante, nous en avons beaucoup discuté avec Isabelle Launay. L'usage qu'en fait Latifa n'est pas une notion qui s'attrape facilement, elle est fragile, éphémère. Il ne s'agit pas d'un personnage, d'un costume, c'est plutôt la transformation en soi d'une image fugitive qui cristallise des questions.

Latifa Laâbissi : Je dis souvent qu'il s'agit d'une manière de potentialiser des forces.

Vous avez évoqué Tomas Monteiro, qui produit la matière sonore. Avec quel type de matériau musical et sonore travaillez-vous ?

Marcelo Evelin : Tomas Monteiro utilise un instrument très particulier, un theremin, qui fonctionne avec un champ magnétique. Cela augmente le côté « spectral », puisqu'il n'y a pas de contact avec l'instrument ; j'aime beaucoup l'image de ces mains qui appellent, qui convoquent quelque chose d'invisible. Il a connecté une machine à son theremin, qui lui permet de diffuser également des voix, des chants issus de cultures différentes. Il y a la voix de Pasolini qui convoque le mode d'incarnation pasolinien. Il y a Hijikata, qui est très important pour moi – pour Latifa également. Cela fonctionne par rebonds, croisements.

A propos de voix, vous citez une phrase de Olivier Marboeuf : « ceux-là fabriquent des lieux fantômes rien qu'à se tenir là ». Comment ces références ont-elles infusé dans le processus de création ?

Marcelo Evelin : Les textes de Olivier Marboeuf ont permis de convoquer la dimension politique de ce travail avec les invisibles. Olivier à son tour est venu nous voir, et il nous a parlé d'une idée que je trouve géniale : celle de cinéma « déparlant ». Il s'agit de parler beaucoup pour ne rien dire. Ce n'est pas une manière de fuir, mais au contraire d'être très présent. Comment réaliser cette présence sans être capturé par les représentations hégémoniques, en échappant à la capture de l'appareil capitaliste qui colonise les imaginaires ? Toutes ces références, ces discussions ont été ensuite triturées, transformées, jetées dans la marmite. Et puis nous avons mis beaucoup de choses de côté, en nous débarrassant de nos fantasmes de spectacles. Nous étions trop chargés – d'idées, de références, le fait de s'alléger s'est imposé à nous. Comme artiste, on cherche des choses qu'on n'a pas – pas des savoirs ou des techniques que l'on possède déjà. Sinon, ça n'en vaut pas la peine.

Latifa Laâbissi : Marcelo parlait de superposer les images, Olivier de « déparler » par une accumulation de paroles, de langues... Au fond, le processus de cette pièce rejoint ce qu'elle transmet, à savoir le transfert des imaginaires. Pour cela, il faut une forme de « déprise » de soi, de ses références.

Est-ce que vous pouvez me dire d'où vient le titre, La nuit tombe quand elle veut ?

Latifa Laâbissi : Cela vient d'un poème de Marie Depussé, qui s'appelle *La nuit tombe quand elle veut*. C'est une nuit qui ne serait pas réglée par le couvre-feu, mais par notre désir de faire des choses ensemble...

Marcelo Evelin : Ce titre a tout de suite cristallisé plein de choses pour moi ; cela m'a aidé de penser à la nuit comme une condition obscure, clandestine. C'est le moment où l'on fait des choses en secret... Il y a une grande force dans cette nuit qui n'est pas réglée par des systèmes – cette nuit autonome, comme l'autonomie de notre désir.

Propos recueillis par Gilles Amalvi

BIOGRAPHIES

Marcelo Evelin

Marcelo Evelin est un chorégraphe, chercheur et performeur brésilien. Il vit et travaille entre Teresina (Brésil) et Amsterdam (Pays-Bas). En Europe depuis 1986, il s'est notamment formé à la School for New Dance Development d'Amsterdam. En 1988, il rejoint, en tant qu'apprenti, le Tanz Theater Wuppertal, dirigé par Pina Bausch. Ses travaux mêlent danse, théâtre physique, performance, musique, vidéo, installation. Il a créé plus de quarante pièces avec sa compagnie, Platform Demolition Incorporada, fondée en 1995. En 1995, alors qu'il vit à New-York, il crée et interprète *Al, Al, Al*, spectacle acclamé par la critique, pour lequel il se produira plus de cent fois. Il enseigne à la Mine School à Amsterdam, joue et enseigne en Europe, Amérique du Nord et du Sud, en Asie. Ses performances *Matadouro* (2010) et *Dança Doente* (2017) ont été présentées au Festival d'Automne à Paris. Marcelo Evelin se produit à travers le monde notamment au Kunstenfestivaldesarts, au Panorama Festival de Rio de Janeiro, au Kyoto Experiment, au Festival TransAmériques (Canada), au Tanz im August (Allemagne), Malta Festival (Pologne), Spring Festival (Pays-Bas), Bo:m Festival (Corée du Sud), et au Dance Umbrella à Londres.

Marcelo Evelin au Festival d'Automne à Paris :

2010 *Matadouro*
2017 *Dança Doente* (T2G)

Latifa Laâbissi

Mêlant les genres, redéfinissant les formats, les créations de Latifa Laâbissi font entrer sur scène un hors-champ multiple où se découpent des figures et des voix. La mise en jeu de la voix et du visage comme véhicule d'états minoritaires devient indissociable de l'acte dansé dans *Self portrait camouflage* (2006) et *Loredreamsong* (2010). Poursuivant sa réflexion autour de l'archive, elle crée *Écran somnambule* et *La part du rite* (2012) autour de la danse allemande des années 1920. *Pourvu qu'on ait l'ivresse* (2016), création cosignée avec la scénographe Nadia Lauro, produit des visions, des paysages, des images où se côtoient l'excès, le monstrueux, le beau, l'aléatoire, le comique et l'effroi. Depuis 2011, Latifa Laâbissi assure la direction artistique d'Extension Sauvage, programme artistique et pédagogique en milieu rural (Bretagne). En 2016, une monographie sur l'ensemble de son travail est parue aux Éditions Les Laboratoires d'Aubervilliers et Les Presses du réel. En 2018, elle crée avec Antonia Baehr la performance *Consul et Meshie*. Elles se retrouvent également en 2019 pour collaborer sur la vidéo *Moving Backwards* du duo d'artistes Pauline Boudry et Renate Lorenz, présentée au Pavillon suisse de la 58e Biennale de Venise. La même année, sa dernière création, *White Dog* fait le tour des festivals de Marseille, Tanz im August à Berlin, Automne à Paris et le festival TNB à Rennes, avant de poursuivre une tournée française et internationale. En 2021, la création *Ghost Party (part I)* est une performance en duo avec la vidéaste néerlandaise Manon de Boer, qui fera également l'objet d'un film, *Ghost Party (part II)*. Les deux parties seront visibles au FRAC Bretagne. En 2022, sera créé *Fugitive Archives*, une grande forme commandée par le CCN Ballet de Lorraine à l'occasion du centenaire du Ballet Suédois «Not Swedish enough».

Latifa Laâbissi au Festival d'Automne à Paris :

2008 *Histoire par celui qui la raconte* (Centre Pompidou)
2013 *Adieu et merci* (Centre Pompidou)
2019 *White Dog* (Centre Pompidou)